

Le peintre de la vie Ripolin

Denis LeBrun

La Grèce : l'écriture est politique

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20698ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

LeBrun, D. (1987). Le peintre de la vie Ripolin. *Nuit blanche*, (27), 20–21.

LE PEINTRE DE LA VIE RIPOLIN

Jean Vautrin a 30 ans de cinéma derrière lui. Assistant de Rossellini, puis de Minelli au début de sa carrière, il réalise ensuite une trentaine de courts métrages, six longs métrages, et écrit les scénarios de plus de 30 films. Puis brusquement naît un enfant autistique qui bouleverse sa vie...

*Il est difficile de ne pas confondre le dixième livre de Jean Vautrin, *La vie Ripolin*, avec une autobiographie. Lui-même veut bien admettre que les personnages, les situations, et même les états d'âme de Charlie sont tous tirés de sa vie mais il refuse l'étiquette de l'autobiographie et affirme que son livre est une «aventure rigoureusement romanesque». Quoi qu'il en soit, le bouquin méritait amplement (et même un peu plus!) sa mise en nomination pour le Goncourt de l'an dernier. Jean Vautrin a rencontré Denis LeBrun lors de son passage à Québec à la fin de 1986. Il lui a parlé de son livre... donc de sa vie?*

Les faits que je relate dans *La vie Ripolin* sont exacts en ce qui concerne la raison qui m'a poussé à écrire: ce petit enfant autistique qui, brusquement, est né. L'obligation donc, pour cette famille, de se réfugier à la campagne, dans la *maison-ventre*, afin d'essayer de préserver les vies parallèles de mes autres enfants et de maintenir malgré tout une cellule familiale qui en prenait un drôle de coup derrière la tête. Il fallait trouver un creuset qui permette à la fois des différences et une vie de tribu. Ma femme abandonne donc la comédie (elle était comédienne) et moi je décide de ne plus faire de mise en scène.

Nous sommes dans les années 70 et seuls m'intéressent les gens, les comportements. Je me dis que le roman noir est le meilleur vecteur pour parler de mes contemporains, et le genre le plus proche finalement de l'écriture cinématographique. Ça me paraissait intéressant de planter mon cheval dans l'univers des HLM, une sorte d'archétype des villes de cette époque (avec son chômage, ses minorités, sa délinquance), et un certain nombre de bouquins, se donnant la main sur des thèmes de sociétés, ont suivi...

«Je suis un rôdeur. J'aime voyager et j'aime rôder. Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait de prendre le train derrière quelqu'un ou bien de suivre les gens. Si j'aime la nouvelle, c'est beaucoup à cause de ça. C'est parce qu'il y a cette espèce d'instantanéité. Ça me fait penser à la photo.»

J'ai attendu de publier mon dixième roman pour envisager de parler de moi. Mon propos n'est donc pas du tout nombriliste. Je n'ai pas dit *je*, j'ai voulu qu'il y ait Charlie entre moi et les

gens, même si Charlie c'est moi parce que je suis à la fois l'écrivain de Charlie et Charlie cinéaste. Je voulais me donner la possibilité d'avoir un regard sur les choses, sur les autres. Même si le détonateur est cet enfant autistique, je n'ai pas voulu faire un récit sentimental et encore moins donner une recette. Je n'ai rien à vendre dans cette histoire, j'ai investi certaines portions de ma vie, en ne prenant que des paroxysmes. Un peu comme dans le roman noir où les situations sont prises par le ventre.

«J'ai la faculté de me fâcher. J'écris bien d'une manière incantatoire.»

C'est vrai pourtant que j'ai un enfant autistique, une fille et un père qui ressemblent étrangement à mes personnages, c'est vrai que comme mon héros, je vis très mal l'injustice et que la violence de Charlie correspond profondément à mon caractère. Je suis comme une grenade amorcée! C'est vrai que je suis en pétard contre toutes sortes de choses depuis Lacan en passant par la libération. C'est vrai que j'ai fait la guerre d'Algérie et que j'ai filmé la bombe atomique, — j'ai fermé les yeux. C'est vrai que j'ai failli mourir au Vénézuéla. C'est vrai que j'ai fait tout ça, mais ce qui est important dans ce livre, c'est la manière d'écrire qui est là, profondément, et que je revendique entièrement comme un itinéraire totalement littéraire.

«J'ai envie d'écrire comme à la fin de ce siècle on doit écrire. Je ne me sens pas du tout l'héritier de Marcel Proust. J'ai envie de raconter des histoires de 1986. J'ai envie de raconter ma société avec mes mots, avec tout ce que ça comporte de malaise dans les mots et de chaos. J'ai

envie que les gens soient agressés par ce que j'écris de la même manière que moi je suis agressé par la vie que je traverse.»

Le grand thème de ce bouquin finalement, c'est la communication. C'est l'histoire d'un type qui est en état de rébellion contre une injustice et qui se balade sans arrêt entre le camp de l'espoir et le camp de la mort. Il est coincé d'un côté par un enfant qui ne parlera jamais et de l'autre, par un père qui n'a jamais su lui parler. Il est rejoint à la fin inéluctablement par son père, par la fatalité de la mort qui s'avance sur lui. Il est complètement coincé entre deux silences. Et tout cela, au milieu d'un monde soi-disant réputé être le monde de la communication, mais où au contraire, chacun se réfugie dans ses petits intérêts, ses vacances, son fric. Un monde de faux-fuyants. On est tous derrière une cage de verre, on se fait des sourires, on se touche de très près, mais on ne se connaît pas. Un monde autistique! J'avais envie de le dire.

«Je n'y vois pas de cynisme, il y a surtout quelqu'un qui en a pris plein la tête.»

Un autre acteur de ce livre, c'est le temps: le temps immobile et le temps précipité, qui est celui de la colère, qui est aussi le mien parce que je vis complètement dans le mouvement. Je me sens complètement un enfant de l'audio-visuel. Je crois qu'il y a des *travelings* dans mon bouquin qu'il y a des *flashes-back*, des coups de zoom. C'est très proche de moi.

De même quand Charlie est poursuivi par son stress qu'il appelle «Papi-Morelli et sa section rouge de l'espoir», qu'il est sur le point de se faire rat-



Photo A. M. Guérineau

Jean Vautrin

traper et matraquer et qu'il tachycarde comme un fou — moi aussi je tachycarde — alors je pense que cet homme-là se réfugie dans un temps de passivité. Il prend sa voiture et roule à 200 à l'heure sur l'autoroute, dans un paysage toujours le même. Il se met dans une espèce de bulle de désespoir, une espèce d'abstraction complète, un peu comme sa petite fille se réfugie dans les ascenseurs. Elle est déjà comme son père, elle est déjà la plus proche de lui de toute façon.

«Je crois qu'on rit beaucoup en lisant ce livre. Le rire c'est la politesse des gens désespérés.»

Il faut en parler de cette Marie-Marie qui signe parfois ses lettres Marie-Conseil ou Marie-Tempête selon ses états

d'âme, et puis qui est toujours avec des chocolats dans la bouche, en haut d'un arbre ou dans un ascenseur. On la sent très solitaire. Mélange de naïveté et de roublardise au langage trop savant mais capable d'avoir une gravité, un ton, une exigence par rapport aux adultes qui me fascine. Elle est le baromètre, elle est la quille de cette famille.

Puis cet enfant autiste — Benjamin — au fonctionnement très mystérieux. J'ai vu mon fils, par exemple, articuler de véritables mots dans mon dos, puis en me retournant, le mot est disparu, il le mâchouille, il le transforme, il en fait une bouillie. Ou bien il y a ces espèces de rires qu'on prend d'abord pour de la gaieté et qui dégènèrent comme des rires nerveux. Ce n'est pas simple, ils sont vraiment de l'autre côté du miroir.

On n'imagine pas être bombardé au jour le jour par les cris d'un enfant ou par une situation qu'on n'a pas voulue et pour laquelle on n'a pas de vocation. Un enfant autistique, c'est un petit gosse qui se balance jour et nuit, un petit gosse qui se meurtrit les tempes, c'est vraiment l'injustice à l'état pur, d'autant que ces enfants-là sont complètement des enfants superbes, ils ont une espèce de grâce intuitive.

Mon fils ne parlera jamais. Il a 15 ans maintenant mais dans le bouquin, je termine en disant que Benjamin parlera en 1990. Je dis sa première phrase «Quelle est con cette chaussette». Ses propres mots. C'est arrivé à un de ses petits copains. Un autre, arrivé au coin de la chambre de bain, a dit «Putain toutes ses couleurs». Des phrases complètement structurées. Ils ont un vocabulaire, un entendement, j'en suis persuadé, mais il y a cette espèce de refus de participer. C'est terrible parce qu'on a l'impression qu'on pourra toujours trouver la moitié d'orange qui décoincera. On se jette vers toutes les solutions et on se dit à soi-même: «Il suffit que tu continues, que tu t'acharnes, que tu essaies ceci ou cela», d'où cet isolement finalement, parce qu'on se dit «Je suis à moi seul toutes les réponses», d'autant que les psys en général vous culpabilisent complètement. J'ai d'ailleurs profité du bouquin pour régler mes comptes.

«C'est vrai que cette lacanienne a existé, cette espèce de post-soixante-huitarde, avec ses cheveux mal démêlés faisant bonne femme à combustion lente, qui buvait des bières Carlsberg et qui imposait à cet enfant de lui remettre (en mains propres) des billets de cent balles.»

La vie Ripolin, c'est une vie en miettes, une vie qu'il s'agit de recueillir, une vie avec des morceaux orphelins qu'on demande au lecteur de recueillir; tout ça permet de reconstruire la vie de Charlie. Le mot *Ripolin* d'ailleurs fait référence à une affiche d'une vieille marque de peinture française, où trois petits peintres avancent dans la rue en se peignant l'un dans le dos de l'autre. Le livre est construit comme ça, sans chapitres. Ou plutôt ce sont des chapitres qui se peignent sur le dos l'un de l'autre. ■

Propos recueillis par Denis LeBrun

Lauréat du prix Goncourt de la nouvelle avec *Baby boom* (Livre de poche n° 6231), Jean Vautrin a aussi fait paraître le recueil *Patchwork* chez Mazarine (1983) et, entre autres romans, *Groom* (Carré noir n° 400), *Billy-Ze-Kick* (Folio n° 1677), *Bloody-Mary* (Mazarine, 1979; adapté pour la bande dessinée par Teulé, Glénat, 1983) *Canicule* (Mazarine, 1982) et *La vie Ripolin* (Mazarine, 1986).